

G. Fontaines, E. Boutan, Delphine Maugars, Magda Maaoui
11 mai 2011

Des Cafés

De la plume à l'Internet, le voyage se prépare et se raconte

Débat "De la plume à l'Internet, le voyage se prépare et se raconte" animé par G. Fontaines (professeur d'histoire en Classes Préparatoires au Lycée Edouard Herriot) et E. Boutan (de la librairie Voyageurs du Monde en ligne) le mercredi 11 mai à 18 h Café de la Cloche, 4 rue de la Charité, 69002 Lyon (Métro Bellecour).

Présentation

Gérard Fontaines ouvre ce café voyageur en nous faisant partager ses travaux sur les récits lyonnais de voyage (1830-1930) : quels liens unissent le voyage et la plume, comment les voyageurs utilisent-ils l'écriture et la lecture pour préparer leur périple, le vivre puis le narrer ? Compte tenu de la situation de l'édition et des pratiques de lectures à Lyon à cette époque, il est d'abord frappant de constater à quel point les voyageurs préparaient en amont, par la lecture, leurs voyages. A partir de ses recherches, plusieurs constats se sont imposés. Tout d'abord, on remarque que dès 1830, trois types d'ouvrages étaient très présents dans les bibliothèques lyonnaises : les guides de voyages (Guides Richard puis Guides Joanne), les monographies géographiques (nationales ou régionales) et les récits de voyage allant de pair avec la littérature exotique, essentiellement composée de romans.

Aussi les voyageurs pouvaient-ils s'abreuver de lectures bien avant leur départ. En effet, celles-ci sont perçues comme une ouverture au voyage. En outre, elles permettent sa préparation de manière « *utile et raisonné* », grâce aux connaissances et aux informations qu'elles contiennent. Les grands voyages aventureux sont déjà présents dans les librairies et les bibliothèques, même si à l'époque, la littérature en général et la littérature de voyage en particulier sont surtout accessibles dans les « cabinets d'étude ».

Entre 1830 et 1930, l'évolution se fait autour de trois grandes dynamiques :

La multiplication des guides : premiers guides Joanne dans les années 1840 ; une cinquantaine entre 1860 et 1910, sans compter les guides régionaux écrits par des érudits locaux.

La multiplication des livres de Géographie : la *Géographie universelle* d'Elisée Reclus, plutôt à l'attention des érudits, et la *Tour du Monde* pour le grand public. A noter que pendant le XIXe siècle, ce sont les grands noms de la littérature qui écrivent ces ouvrages. Le genre est délaissé par les élites à partir des années 1860, mais repris par « les seconds couteaux de la littérature ». Ainsi, « *la quantité progressivement remplace la qualité* ».

La diffusion des ouvrages de Jules Verne qui ouvrent sur le voyage

Parallèlement, l'essor du chemin de fer entraîne l'essor des bibliothèques de gare qui concentrent ce type d'ouvrages. « *La littérature du voyage est un appel au départ* ». Gérard Fontaines en profite alors pour prolonger sa réflexion au-delà de sa période d'étude. Il a en effet pu constater que l'évolution des pratiques de lecture continue après 1930 : les guides connaissent un succès croissant (lancement des Guides Bleus au début du XXe siècle), de même que les ouvrages de Géographie (qui connaissent un nouveau souffle avec Vidal de la

Blache) et la littérature de voyage, qui n'est plus à la mode chez l'élite intellectuelle (« *désenchantement du monde* ») mais qui est toujours prisée par les « seconds couteaux ». Cette observation ne fait que confirmer une chose essentielle : l'écrit, la lecture et la littérature tiennent une place fondamentale pour tous ceux qui préparent leurs voyages : « *Le livre est au centre de la diffusion d'un art de voyager* ». En effet, on ne part pas en voyage sans une bonne préparation préalable, puisque « *le voyage doit être le plus utile et le plus raisonné possible* ». Pourtant dès les années 1950, quelques voix s'élèvent contre ce prérequis : selon elles, il ne faudrait rien préparer et laisser place à l'inattendu. Les générations suivantes vont dès lors faire la synthèse de ces deux visions : il faut certes préparer minutieusement le voyage mais en laissant une part d'imprévu, même si certains guides revendiquent toujours le présupposé qui les a fait naître : « *Bien préparer un voyage c'est le devoir du voyageur* ». Les récits de voyage quant à eux se sont « *banalisés* ».

La lecture sert non seulement à rêver son voyage et à préparer les futures visites, mais aussi, plus prosaïquement à prévoir son matériel de voyageur. Prévoir oui, mais prévoir quoi ?

Plusieurs éléments reviennent de manière récurrente dans la littérature de voyages :

Le bagage : on a l'idée très simple que jusqu'en 1930 s'opposent la malle et le « sac » ; la première est réservée pour les voyages longs nécessitant un équipement encombrant ; le second est perçu comme plus pratique. La génération suivante fera la synthèse : « *le moins c'est le mieux* ». Le voyage devient affaire de stratégie : « *c'est tout un art de mettre le plus de choses dans le moins de place possible* ».

L'habit : en déformant un proverbe célèbre, Gérard Fontaines constate que « *l'habit fait en quelque sorte le voyageur* ». Il doit être souple, léger, adapté au voyage et différent de l'habit de ville. Le vêtement de voyage est l'« *habit de l'entre-deux, qui permet de se défaire de son habit de tous les jours sans adopter l'habit de l'autochtone ; car le voyageur trouve son identité dans l'entre-deux* ». La seule contrainte véritable vient de certaines régions qui réclament des vêtements spécifiques à cause de l'aridité, de l'humidité ou du gel par exemple. Le matériel de voyage, en particulier le guide et le carnet de note, qui permettent de « *puiser des informations dans un guide et d'en noter de nouvelles qui pourront servir à d'autres* ». Il faut également emporter avec soi la lorgnette, puis l'appareil photo. Il y a l'idée que voyager c'est avant tout voir, comme l'affirme Flaubert dans sa définition « *le tourisme, c'est d'abord un il* ». Le voyageur doit « *mieux voir et conserver la vision de ce qu'il a vu* », une démarche que l'on retrouve dans la tenue d'un carnet de note.

Le plus souvent dans les récits de voyage, le départ est occulté. C'est un moment répétitif, qui comporte peu d'évolutions dans le temps. Trois sentiments le caractérisent souvent : le regret de partir, la joie à l'idée de découvrir et la crainte des possibles aléas du voyage.

Gérard Fontaines conclut sur l'idée que « *lire, écrire et voyager forment une sorte de continuum* ». Le voyage se nourrit du « *monde valorisant de l'écrit* ». Les voyageurs ne cessent de se référer à leurs lectures, à tel point que relater son propre récit de voyage devient une sorte d'obligation. Notre intervenant donne alors pour exemple le cas des élèves boursiers qui, après la Première Guerre mondiale, devaient écrire leurs récits de voyage ; de même, les revues de tourisme automobiles organisaient des concours de récits de voyage. « *Le voyage et la lecture, c'est une sorte de va-et-vient : la lecture va influencer la pratique du voyage mais le voyage à son tour va donner envie de lire* ». La lecture intervient à tous les moments : elle invite au voyage (en intervenant dans les récits via les souvenirs), elle prépare au voyage (en apportant des connaissances au voyageur et en le faisant rêver), elle joue un rôle *in situ* (en donnant un complément d'informations et en s'imposant dans une intensité nouvelle : partir en Grèce avec l'*Odyssée*, à Jérusalem avec la *Bible*... Une pratique à la suite des romantiques), puis *a posteriori* (en donnant de nouveau un complément d'informations ou pour la confection de son récit personnel, donnant du sens au voyage vécu et permettant d'en prolonger la

magie).

Ainsi, si la lecture du guide est incontournable, l'idée qu'il ne faut pas en être prisonnier est déjà bien installée : « *Ce n'est qu'une petite partie de la lecture des voyageurs* », car ces voyageurs ne sont pas des consommateurs mais des producteurs non seulement de voyages mais aussi d'arts de voyager. Cette écriture se décompose en trois temps :

L'écriture à chaud, sur place, au fur et à mesure, qui préserve le souvenir le plus juste possible

Le complément d'écriture, le plus souvent le soir ou lors d'un temps mort du voyage

Au retour, la réécriture du voyage qui part du carnet de notes mais qui peut également incorporer des choses qui n'ont parfois même pas été vues.

« *On écrit pour soi, pour se souvenir ; mais qu'il y ait réécriture montre la volonté de transmettre, d'écrire aussi pour l'autre* ». Ainsi, le voyage est enchâssé dans une pratique d'écriture nomade, ce qui finalement laisse penser que le voyage serait une approche lettrée de l'altérité.

Emmanuel Boutan est frappé de voir qu'aujourd'hui, à travers les pratiques de ses clients voyageurs, la lecture reste toujours d'actualité dans la préparation, l'expérience et la narration du voyage : « *Depuis le début des années 1930, le monde a changé mais le voyage et ses références sont restés les mêmes : on lit toujours Loti, les frères Tharaud...* ». Mieux, avec la révolution des transports réduisant les temps de parcours, « *le voyage n'est plus désormais un déplacement mais un séjour, sur une zone restreinte, autour de laquelle on remobilise toutes ces procédures et en particulier la lecture et la littérature qui resituent dans un contexte fictionnel un voyage dont on peut se demander s'il en est encore un* ».

Aujourd'hui, « *le voyage relève quasiment d'un droit culturel* » auquel la littérature « de voyage » servirait de code. Le voyage est donc fortement auto-référencé et laisse peu de place à l'altérité. En fait, il aurait assez tendance, malgré les apparences, à l'ignorer. « *Cela se traduit par la facilité avec laquelle l'industrie du voyage passe d'une logique de destination à une logique de prestation* ». Au-delà d'une contraction du temps de voyage, on observe donc une standardisation des pratiques et une relative indifférence à la destination, selon Emmanuel Boutan. Ce dernier exprime d'ailleurs une certaine mélancolie à l'égard de ces textes et de ces manières de faire qui ne bougent pas. Le récit de voyage est toujours le même, mais il fait de plus en plus appel à une culture du voyage qui se réfère de moins en moins à l'expérience sur place : on voyage dans le voyage, selon une mise en abîme nourrie de références littéraires.

Il est de ce fait légitime de s'interroger sur l'inertie de cette forme littéraire : pourquoi continuons-nous à écrire et lire des récits de voyage ? Pourquoi ce complexe culturel développé à la fin du XIXe a-t-il autant marqué les pratiques du voyage jusqu'à aujourd'hui ? Gérard Fontaines rappelle à ce propos combien il est important de distinguer les lectures que les voyageurs du XIXe vont étudier et les lectures d'aujourd'hui. Le guide n'est qu'un élément, le plus utilisé aujourd'hui par les voyageurs. Les références ne sont donc pas les mêmes. On est plus tourné vers la littérature tout court que vers les véritables récits de voyages. Ce n'est plus du tout la même utilisation de la lecture telle qu'elle avait été prônée au XIXe. En outre à cette époque, la référence à la littérature est un rêve pieux qui va se diffuser à la bourgeoisie. Mais cette diffusion n'a jamais débouchée sur de véritables pratiques de consommation de masse du voyage. Ainsi, le voyage populaire et démocratisé ne se fonde pas sur cette tradition. Il est à ce propos intéressant d'envisager le cas des bibliothèques d'arrondissements à vocation populaire créées à Lyon : elles connaissent finalement peu de succès, car ceux qui les ont pensées y ont proposé des lectures classiques, et non celles que les potentiels utilisateurs auraient voulu lire. Ainsi, « *il y a un passage de relais qui ne se fait pas* ». Emmanuel Boutan reprend alors son intervention en évoquant le premier *guide du Routard*, un guide « *mondial* ». L'apport du guide change. D'ailleurs, on constate qu'aujourd'hui le

voyageur n'achète pas grand-chose de plus que son guide ; la démarche d'achat se trouve comme asséchée. Mais il ne s'agit pas non plus de surestimer le poids du guide sur le voyage : dans un lieu très touristique, les promeneurs qui se baladent avec un guide à la main sont très minoritaires. Il y a en effet toute une partie du voyage qui échappe au guide et qui se fait selon d'autres modalités. L'auto-référencement quant à lui ne fonctionne que pour ceux qui font toujours usage de l'écrit dans le voyage, pratique socialement discriminante. Pour d'autres cas, il faudrait peut-être évaluer l'influence de la télévision, par exemple.

Débat

Quelle est l'influence de l'apparition de librairies en ligne (telles Voyageurs du Monde) sur l'usage de l'écrit dans le voyage ? Comment se fait le passage du texte écrit au numérique ?

E. Boutan : Cette librairie en ligne a pour but de vendre des livres et des cartes. On a une évolution du statut de la librairie, mais ce changement reste encore à définir. On cherche sur Internet ce que l'on espérerait (ou devrait) trouver dans les librairies classiques. Les évolutions actuelles ne permettent donc pas encore de conclure à une mutation franche des pratiques de lecture. *Un pèlerin d'Angkor*, de Pierre Loti, est un livre encore très acheté, y compris sur internet : les goûts n'ont pas tellement changé. Cependant, les lecteurs achètent de moins en moins de livres à caractère ethnographique. L'Afrique reste le dernier bastion de ces lectures. Le ressenti prend le pas sur le savoir (il y a une sorte de prime à l'ignorance, tenue pour un état d'innocence). Le phénomène du ressassement dans le voyage va de pair avec l'effacement de la destination et le primat de la prestation. L'affect remplace l'objet-même de l'écriture.

Les guides et les récits de voyage dessinent-ils une géographie du tourisme ou est-ce l'inverse ? Par exemple, depuis la publication du guide du Routard sur la Bosnie-Herzégovine, on enregistre une augmentation des voyages à Sarajevo et un renforcement du sentiment de sécurité, pas spécialement en rapport avec la réalité d'ailleurs. Ou alors, c'est le tourisme effectivement constaté en ces lieux qui influence les guides ?

G. Fontaines : Cette tendance est très ancienne. Elle apparaît dès la publication des premiers guides de voyage. Celui qui fraye des sentiers non battus, pour ne pas être « l'idiot du voyage » (Cf. Jean Didier Urbain), finit toujours par dessiner une nouvelle géographie du voyage. En effet, celle-ci est construite au moins autant par les consommateurs du voyage que par ceux qui le proposent.

E. Boutan : Les gens qui produisent des guides s'inscrivent dans une logique marchande : s'il y a un guide, c'est qu'il y a déjà des voyages possibles. A l'inverse, si l'on publie sur un espace où personne ne va jamais, le guide risque de ne pas se vendre. Les guides portant sur un coin inconnu sont d'ailleurs souvent mauvais : il faut du temps et des moyens pour faire un bon guide. Ce ne sont donc pas les éditeurs de guides qui décident du voyage, mais ils peuvent influencer la forme des voyages qui sont faits. Pour reprendre l'exemple de tout à l'heure, il y avait déjà des itinéraires de voyage possibles en Bosnie-Herzégovine, que les éditeurs ont logiquement exploités. Tout cela explique l'apparition de lieux hautement fréquentés par toutes les personnes qui lisent ces guides. Mais l'utilisation et la diffusion des guides anglo-saxons, tels que *Lonely Planet* par exemple, pourraient être étudiées comme un test de résistance du voyage tel qu'il a été défini ce soir. De manière un peu provocatrice, on pourrait même aller jusqu'à dire que ces guides opèrent un transfert d'incompétences. Quand on voit un Français partir en Italie avec un *Lonely Planet* australien, il y a en effet de quoi s'interroger... Pourtant, ce type d'offre peut quand même satisfaire les attentes des touristes.

Certains liront là le symptôme d'une désorientation et d'une dégradation du voyage tel qu'il était défini jusqu'ici.

A G. Fontaines : Quels types de guides a constitué votre corpus d'étude ?

G. Fontaines : J'ai tout recensé du début du XIXe jusqu'aux années 1930, quel que soit le profil du lecteur ou de l'écrivain, en région lyonnaise. Les publics variaient en fonction du type de récit : ceux du CAF (Club Alpin Français) ont une vocation et un public particulier par exemple. Ce qui m'intéressait était de voir les points communs dans les pratiques de voyage. J'ai même étudié des revues de femmes qui entreprenaient de partir à vélo pour s'adonner à la peinture. L'habit aussi est segmenté, entre l'alpiniste et le touriste à Rome par exemple, mais au-delà de cette segmentation il y a des points forts qui se dessinent. Ils participent tous plus ou moins d'une culture commune, une culture du voyage.

E. Boutan : On peut parler d'une évolution « tribale » du guide de voyage. Chaque groupe désigné comme un segment de marché par les maisons d'édition, peut potentiellement donner lieu à un guide de voyage. Imaginons ainsi, pour caricaturer, des guides pour alcooliques, pour femmes enceintes, pour joueurs de football, pour professeurs d'universités... Le guide est un article commercial adaptable : il l'a d'ailleurs toujours été, ce n'est pas scandaleux.

G. Fontaines : Prenons l'exemple de deux récits de voyage effectués dans le Monténégro. Celui d'un abbé écrit dans les années 1880, qui comprend une bibliographie en annexe recensant plus de cinquante titres, et qui signifie par là même qu'il faut bien lire pour bien voyager. Le second guide est celui de Pierre Marge, qui part en automobile, et associe à son récit une bibliographie de trente-cinq titres, signifiant sa volonté de s'inscrire dans la lignée des voyageurs lettrés du XIXe siècle. Or, ces deux modèles sont très différents des pratiques que l'on peut observer aujourd'hui. En outre, il devient de plus en plus difficile de recenser les lectures faites par les voyageurs : ceux-ci ne donnent plus de bibliographies.

Quels sont les critères indispensables à l'écriture d'un « bon guide » ?

E. Boutan : A mon sens, si on devait dresser une liste des critères indispensables, le guide devrait respecter les conditions suivantes :

Etre adapté au voyage que l'on fait et apporter les informations pratiques requises, ensuite c'est à l'acheteur d'apprécier si le guide convient ou pas

Rester raisonnable quant au volume, le poids mort étant l'ennemi du voyageur

Ne pas être obsolète au moment de sa publication

Valoriser le voyage

Permettre de gagner du temps : en voyage, les temps morts sont comme les poids morts.

Y a-t-il une iconographie dans les guides du XIXe et a-t-elle été étudiée par G. Fontaines ?

G. Fontaines : Non, l'iconographie dans les guides de voyages n'apparaît vraiment qu'après-guerre. Progressivement, les guides de voyage se calent sur le modèle des encyclopédies anglo-saxonnes. On peut citer l'exemple des encyclopédies de voyage publiées chez Gallimard.

Les films des frères Lumière du début du XXe siècle sur l'Asie et l'Amérique du Sud ont-ils suscité des vocations ?

G. Fontaines : Oui, sans doute, mais il nous faudrait des données quantifiables pour conclure sur le lien entre ces films et le développement du goût du voyage. Il est cependant vrai que l'image animée a nourri un autre regard sur l'ailleurs.

E. Boutan : L'image a aussi pu avoir un effet positif sur ce qui a été longtemps considéré comme répulsif. Jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, voyager était plutôt considéré comme une « *plaie* » : le voyage d'agrément ou le voyage d'exploration concernaient peu de monde. Au Moyen Age, le voyage à Saint-Jacques de Compostelle était généralement l'effet d'une condamnation.

G. Fontaines : Les guides que j'ai étudiés ne mettent pas en avant les difficultés, ou sinon pour dire qu'elles font partie du voyage et du plaisir de voyager.

Que dire des guides qu'on achète dans l'espoir de voyager un jour ?

E. Boutan : On peut acheter certains types de guides pour leur intérêt encyclopédique (bien faits, agréables, de qualité). On peut rêver avec ça. Le guide n'est pas seulement là pour aider à concrétiser un désir d'ailleurs, il l'alimente, le crée aussi éventuellement. Toutefois, si l'on ne se confronte jamais à un ailleurs concret, on ne pratique généralement pas une lecture courante des guides de voyage.

G. Fontaines : Les guides sont achetés vraiment pour voyager au XIXe. Les récits de voyage sont publiés dans des revues ou des journaux lyonnais. Ils sont aussi relatés oralement, devant les sociétés savantes ou la Société de Géographie. Cela permet la diffusion des contenus de ces récits. Ils deviennent des fragments de cette littérature de voyage qui reste dans la mémoire. C'est ainsi que la bibliothèque du Club Alpin Français avait la collection entière du *Tour du Monde*.

Des guides de parodie, tel que « El Sombrero », reprennent toute la panoplie des clichés sur l'Amérique latine. Ils sont révélateurs du fait qu'on a aujourd'hui conscience que ces guides de voyage sont très normés. Ils ont tous à peu près la même nomenclature, les mêmes rubriques, à tel point qu'on en perd la spécificité de la destination. Est-ce qu'il y a des passages obligés ou des passages forcément occultés dans les récits que G. Fontaines a étudiés ? Constate-t-on une évolution dans les normes utilisées pour raconter son voyage ?

G. Fontaines : J'ai étudié des récits publiés, qui sont donc marqués par le filtre de la réécriture. Il y a effectivement des passages obligés en fonction de qui on est et du destinataire. Par exemple, un récit destiné à être lu devant la Société de Géographie va gommer certains aspects du voyage, et insister sur les passages obligés du séjour. Sur les quatre-cent guides étudiés, il n'y a pas trace de récits de voyage de noces, alors qu'au même moment, cette pratique se développe au sein de la bourgeoisie. En réalité, ces récits n'ont pas été publiés, car ils restent dans le champ du privé. Dans les années 1930 sont publiés les tout premiers guides de voyages sur Lyon. Ils laissent une grande place aux impressions personnelles de l'auteur. A cette époque, les récits de voyages ne sont pas encore formatés, et arborent une double casquette : un rôle de guide et une manière personnelle d'écrire, de se mettre en scène personnellement. Puis, l'écriture se scinde en deux courants : les récits sont alors concentrés soit sur l'impression, soit sur l'information.

E. Boutan : A présent, c'est l'inverse qui se produit. L'écriture d'un guide est un exercice de style qui comporte un certain nombre de passages obligés. Le guide est lui-même un « *livre*

qui voyage », c'est aussi un outil diplomatique : il faut faire attention à son « *utilisabilité* » sur place. Les guides doivent en outre prévoir les questions que se pose le voyageur et y répondre. Récemment, on a assisté à un tournant sentimental du guide. Ces cinq dernières années, il y a eu un essor considérable des rubriques consacrées à l'écologie, l'environnement, la nature, le développement durable, et la responsabilité. C'est l'esprit du temps. Ce sont les impératifs du moment. Le guide de voyage a aussi pour fonction de rassurer le voyageur. Il est très fidèlement le reflet de l'idéologie dominante. On peut finalement résumer sa fonction en trois verbes : « *valoriser, rassurer et assurer* » et « *renseigner* » aussi, tout de même.

Les blogs consacrés aux récits de voyages incarnent-ils une nouvelle forme du récit de voyage qui se passerait du monde de l'édition ?

E. Boutan : Il y a toujours eu des prises de notes au jour le jour, des lettres... Le récit à chaud, au fond, n'en est pas un ; c'est un récit potentiel. Il faut qu'il y ait une prise de distance, pour éviter le danger d'enlissement de l'écriture dans l'immédiateté.

G. Fontaines : Le blog de voyage est un phénomène nouveau, qui est un entre-deux, entre sphère privée et sphère publique. Au XIXe siècle, les supports de l'écriture du voyage étaient tour à tour les lettres, le carnet de notes, les brouillons au cours du travail de réécriture. Or ces trois supports marquaient une différence nette entre sphère privée et sphère publique. Le blog est une autre manière de relater l'ailleurs dans l'immédiateté.

E. Boutan : N'est-ce pas aussi une façon de ne plus partir ? On peut déplorer le fait que le voyage s'apparente de moins en moins au fait de quitter ce qui nous est familier, puisque le voyageur est toujours aussi présent à ceux qu'il a quittés.

Les réseaux sociaux, Facebook ou les blogs sauvent peut-être le récit de voyage. Mais que dire de la télévision, et du rôle de festivals tels que « Etonnants voyageurs » et sa vitrine, « Thalassa » ?

E. Boutan : « Etonnants voyageurs » s'adresse quand même plutôt aux initiés. La télévision quant à elle joue un rôle très important d'informateur du tourisme ; elle fournit des raisons, des images des références, des éléments de discours... Et pas simplement au tourisme « de masse »... Elle crée une communauté de vision.

Les guides de voyage étudiés par G. Fontaines contenaient-ils des cartes personnelles ou des reproductions de cartes géographiques ?

G. Fontaines : Non, rarement. On trouve plutôt des descriptions textuelles très détaillées.

E. Boutan : Les éditeurs rechignent à publier de vraies cartes dans leurs guides, c'est plus cher. Cependant, dans la structure du récit, le cadre spatial est très important, car le récit doit faire « voyager » le lecteur. Dans le cas du voyage d'agrément, la description permet de bâtir un itinéraire.

G. Fontaines : Dans les années 1830, on ne parle pas du tout de l'itinéraire dans les guides, mais il peut y avoir des descriptions de quinze pages du dôme de Milan. Comme les récits de voyages sont rarement désordonnés spatialement et temporellement, puisqu'il raconte un récit dans l'ordre chronologique, l'itinéraire suivi est celui du récit. L'idée c'est de faire se déplacer le lecteur qui va suivre le narrateur jour après jour et de lieu en lieu.

E. Boutan : Il faut distinguer l'itinéraire et la carte. Le voyage d'agrément est peut-être celui qui bâtit des itinéraires et non pas des cartes.

G. Fontaines : Au fur et à mesure l'itinéraire devient de moins en moins important. Au XIXe siècle, on ne s'intéresse pas à l'itinéraire mais à la description très précise des lieux. Aujourd'hui le déplacement est plus facile, plus rapide.

E. Boutan : Ce type de description relève du voyage impressionniste qui se fait par contiguïté. Il faut éliminer ce qui est fatigant, et occulter les difficultés inhérentes au voyage, comme le trajet ; ou éliminer ce qui relève d'une prise en charge.

La Forêt de Paimpont, plus connue sous le nom de Forêt de Brocéliande, accueille de plus en plus de touristes. Y a-t-il eu des guides de voyages écrits sur des lieux qui n'existaient pas ?

E. Boutan : Il s'est fait des guides autour du *Da Vinci Code*. Dans un autre ordre d'exigence, les itinéraires en terre sainte ont comporté une part de redistribution des sites. Les lieux existent, ils intègrent des données culturelles... La carte, c'est l'espace ; l'itinéraire, le temps, l'histoire.

G. Fontaines : La géographie imaginaire fait partie du voyage. Plusieurs exemples illustrent cela : l'Ecosse sur la trace des romans de Walter Scott, les guides retraçant les crimes de Jack l'Eventreur, ou les guides sur les pas de Sherlock Holmes. Dans un des guides que j'ai étudié, l'auteur écrivait : « *Je voyage avec les yeux de Mérimée* ». Il y a l'idée qu'on va ressentir quelque chose de plus parce qu'on est sur le lieu.

Compte rendu : Delphine Maugars et Magda Maaoui (relu et amendé par les intervenants)